

## PRÉFACE

Dans la nuit du 18 juillet 1817, veillée par sa sœur Cassandra, Jane Austen rendait son dernier souffle. « Que Dieu m'accorde d'être patiente ! Priez pour moi, oh ! priez pour moi ! » Ces dernières paroles témoignaient d'un stoïcisme auquel elle ne cessa jamais de se raccrocher. Depuis le mois de mai, sa santé s'était dégradée. Atteinte d'un mal obscur, elle endurait courageusement de vives douleurs, couplées à une extrême fatigue. Une ultime tentative pour se soigner l'avait conduite à Winchester, à moins de trente kilomètres de Chawton Cottage où elle résidait depuis 1809. S'agissait-il de l'affection endocrinienne rare que l'on connaît sous le nom de maladie d'Addison ou plutôt, selon une autre interprétation, d'un lymphome du sein ?

Le 24 juillet 1817, son convoi funèbre quittait College Street pour la cathédrale de Winchester, suivi par trois de ses six frères et le fils d'un quatrième. Jane Austen avait toujours été entourée de l'affection de ses proches, en particulier au cours de la succession de malheurs survenus depuis le moment même où elle était tombée malade. Cela avait commencé par un

procès intenté à Edward, l'un de ses frères, pour lui contester la propriété de Chawton Cottage où logeaient Jane, leur mère et Cassandra – le litige perdura jusqu'en 1818. Charles, un autre de ses frères, perdit son épouse, et le navire qu'il commandait en Méditerranée fit naufrage. Un troisième membre de la fratrie, Henry, se trouva ruiné au mois de mars 1816, quand la banque à laquelle il était associé fut déclarée en faillite. Henry heureusement avait d'autres ressources ; il se convertit avec une extrême rapidité à l'état de pasteur, la profession de leur père, plus conforme à ses goûts et à la tradition familiale.

C'était Henry, installé à Londres, qui gérait les intérêts de la romancière vis-à-vis de ses éditeurs, et il continua de le faire. Dans le courant de l'année 1816, Jane Austen, bien que très affectée par cette succession d'événements, remania *Northanger Abbey*, roman que l'éditeur Crosby, à qui Henry avait confié le manuscrit en 1803, n'avait su publier. En juillet-août, elle révisa la fin de *Persuasion*, entrepris un an plus tôt. À la fin de l'année, ses souffrances empirèrent ; l'insomnie la priva de l'essentiel de ses forces. En janvier 1817, elle connut un répit qui lui permit de rédiger incomplètement un dernier roman, *Sanditon*, mais en avril elle dut s'aliter et fit son testament. Enfin, en décembre 1817, quelques mois après sa mort, *Northanger Abbey* et *Persuasion* furent remis par Henry à l'éditeur John Murray pour être publiés ensemble. Une première traduction de *Persuasion* parut en France en 1821 sous le titre *La Famille Elliot, ou l'Ancienne Inclination*. En 1882, Hachette publia une nouvelle version française, due à

Mme Letorsay, reprise dans ce volume. Si elle emprunte certains raccourcis et déforme les noms propres – dont nous rétablissons ici l'orthographe –, elle a l'estimable mérite de transposer avec élégance le style de l'auteur.

La carrière littéraire de Jane Austen n'aura duré que quelques années. Elle eut à peine le temps d'en récolter les fruits. Son premier roman, *Raison et Sentiments*, parut chez Thomas Egerton en octobre 1811. Épuisé en vingt mois, il rapporta 120 livres sterling à son auteur, soit une petite fortune, et fut réimprimé de son vivant, avec des corrections. Le succès vint plus vite encore pour *Orgueil et Préjugés*, paru en 1813; puis, à la fin de la même année, Thomas Egerton se vit proposer un nouveau roman d'Austen, qu'il imprima au printemps suivant et dont le tirage s'écoula en six mois. Tous ces livres parurent signés « par une dame » ou « par l'auteur de... ». Il fallut attendre 1815 pour que le nom de Jane Austen soit peu à peu révélé, très discrètement.

Seuls *Persuasion* et *Northanger Abbey* furent publiés sous le nom de « Mrs Austen », à titre posthume. Si Jane Austen ne put contrôler leur divulgation, elle estimait toutefois en 1816, après avoir revu la fin du texte de *Persuasion*, qu'il était « prêt pour la publication ». Deux ans plus tôt, en septembre 1814, elle s'était rendue à Londres pour surveiller la parution d'*Emma* chez son nouvel éditeur, John Murray. À cette occasion, le prince de Galles, régent de la Couronne, apprit incidemment la présence dans la capitale de cette dame dont il avait lu tous les livres; il envoya son bibliothécaire et aumônier, James Stanier Clarke, lui porter ses hommages. Clarke fit comprendre à Jane Austen qu'une dédicace

au régent serait la bienvenue. Elle y consentit, mais lorsque quelques mois plus tard il lui conseilla d'écrire une biographie de son maître, elle déclina poliment, préférant s'en tenir « à [s]on propre style et poursuivre [s]a propre voie ».

Jane Austen restait attachée à peindre ce qu'elle connaissait. « Trois ou quatre familles dans un village de campagne, voilà justement ce sur quoi il faut travailler », écrivait-elle dans l'une de ses lettres. Ses personnages ne s'écartent guère du milieu dont elle-même était issue, la *gentry* de l'Angleterre rurale, « un monde de châtelains et de pasteurs de bonne famille, d'officiers de l'armée et de la marine, de gens instruits ayant fréquenté Oxford et Cambridge. [...] Leur style de vie, bien qu'il puisse sembler restreint et monotone selon les critères d'aujourd'hui, était paisible, confortable, tranquille, exempt de toute inquiétude quant à l'avenir et peu affecté par les affaires politiques et les événements qui agitaient le monde extérieur<sup>1</sup>. »

Si la vie d'adulte de Jane Austen, née en 1775, coïncide avec les guerres de la Révolution, du Consulat et de l'Empire, leurs échos dans son œuvre sont très assourdis. Mais pas absents de *Persuasion*. Anne Elliot, l'héroïne, a pour soupirant Frederick Wentworth, officier de marine qui s'illustrera et s'enrichira au cours des guerres contre la France, tandis que le père d'Anne, Sir Walter Elliot, représente la petite noblesse foncière. Modeste baronnet, Sir Walter est d'une parfaite fatuité, snob, prodigue à tel point qu'il doit abandonner sa propriété de Kellynch Hall pour la louer à un autre

---

1. David Cecil, *Un portrait de Jane Austen*, Payot, 2009.

marin, l'amiral Croft. *Persuasion* met particulièrement en valeur l'ascension de ces *self-made men* que sont les officiers de marine. Au cœur du roman, l'indépendance, non seulement sociale mais aussi sentimentale, se conquiert. Quant au titre, choisi par Henry, il renvoie à la manière dont la toute jeune Anne, dix-neuf ans, se laisse persuader par Lady Russell, sa mère de substitution, de ne pas se donner à Wentworth, encore trop jeune lui aussi, dépourvu d'avenir comme de relations. Un conseil pas si absurde, pas si éloigné des valeurs de la *gentry*: prudence, lucidité, patience. Faut-il souligner encore, en ce qui concerne Jane Austen, le stoïcisme dont elle fit preuve, son abnégation? Le sacrifice par Anne de ses aspirations romantiques rappelle l'attitude de l'auteur elle-même.

On ignore presque tout de la vie sentimentale de la romancière, l'immense majorité de ses lettres ayant été détruite. On sait cependant qu'elle ne put concrétiser plusieurs opportunités de mariage. En particulier lorsqu'elle rencontra en 1795, à vingt ans, Thomas Langlois Lefroy. Le jeune homme fut renvoyé à Londres par sa famille, qui craignait une mésalliance, et Jane ne le revit jamais. Vingt ans plus tard, quelques mois avant d'entamer la rédaction de *Persuasion*, Jane Austen exerçait à son tour d'amicales pressions sur sa nièce bien-aimée, Fanny Knight, qu'elle finit par persuader de ne pas se fiancer à son prétendant, faute de perspective de mariage avant six ou sept ans. « Vous l'appréciez assez pour l'épouser, lui écrivit-elle, pas assez pour attendre. » Mais pourquoi les personnages de roman devraient-ils observer la même retenue? Anne Elliot n'a

pas à se montrer aussi docile à la persuasion. Au fond, cette même patience, cette même lucidité qui sont les valeurs de sa classe, associées à sa sympathie pour la profession choisie par deux des frères de la romancière, pousse Anne à s'ouvrir aux attraits renouvelés de Frederick Wentworth. Va-t-elle succomber? Son cœur blessé se met sur le tard à faire des boums et des bangs, comme dans la chanson, et Jane Austen peut conclure sa vie littéraire par ce discret hymne à l'hymen qu'est *Persuasion*.

Emmanuel DAZIN

## I

Sir Walter Elliot, de Kellynch Hall, dans le comté de Somerset, n'avait jamais touché un livre pour son propre amusement, si ce n'est le livre héraldique.

Là, il trouvait de l'occupation dans les heures de désœuvrement et de la consolation dans les heures de chagrin. Devant ces vieux parchemins, il éprouvait un sentiment de respect et d'admiration. Là, toutes les sensations désagréables provenant des affaires domestiques se changeaient en pitié et en mépris. Quand il feuilletait les innombrables titres créés dans le siècle dernier, si chaque feuille lui était indifférente, une seule avait constamment pour lui le même intérêt, c'était la page où le volume favori s'ouvrait toujours :

### *FAMILLE ELLIOT, DE KELLYNCH HALL*

*Walter Elliot, né le 1<sup>er</sup> mars 1760, épousa, le 15 juillet 1784, Elizabeth, fille de James Stevenson, esquire de South Park, comté de Gloucester, laquelle mourut en 1800. Il en eut : Elizabeth, née le 1<sup>er</sup> juin 1785; Anne, née le 9 août 1787; un fils mort-né le 5 novembre 1789; et Mary, née le 20 novembre 1791.*

Tel était le paragraphe sorti des mains de l'imprimeur ; mais Sir Walter y avait ajouté pour sa propre instruction, ainsi que pour celle de sa famille, à la suite de la date de naissance de Mary : « Mariée le 16 décembre 1810 à Charles Musgrove, *esquire* d'Uppercross, comté de Somerset », et il avait fidèlement inséré la date à laquelle il avait perdu sa femme.

Puis venait l'histoire de l'ancienne et respectable famille : le premier de ses membres s'établissant dans le Cheshire, exerçant la fonction de haut shérif ; représentant un bourg dans trois parlements successifs, et créé baronnet la première année du règne de Charles II. Le livre mentionnait aussi les femmes ; le tout formant deux pages in-12°, accompagné des armoiries et terminé par l'indication suivante : « Résidence principale : Kellynch Hall, comté de Somerset. » Puis, à nouveau, de la main de Sir Walter : « Héritier présomptif : William Walter Elliot, *esquire*, arrière-petit-fils du second Sir Walter. »

La vanité était le commencement et la fin du caractère de Sir Elliot : vanité personnelle, et vanité de rang.

Il avait été remarquablement beau dans sa jeunesse, et à cinquante-quatre ans, étant très bien conservé, il avait plus de prétentions à la beauté que bien des femmes, et il était plus satisfait de sa place dans la société que le valet d'un Lord de fraîche date. À ses yeux, la beauté n'était inférieure qu'à la noblesse, et le Sir Walter Elliot, qui réunissait tous ces dons, était l'objet constant de son propre respect et de sa vénération.

Il dut à sa belle figure et à sa noblesse d'épouser une femme très supérieure à lui. Lady Elliot avait été une excellente femme, sensée et aimable, dont le jugement et la raison ne la trompèrent jamais, si ce n'est en s'éprenant de Sir Walter.

Elle supporta, cacha ou déguisa ses défauts, et pendant dix-sept ans le fit respecter. Elle ne fut pas très heureuse, mais ses devoirs, ses amis, ses enfants l'attachèrent assez à la vie pour qu'elle la quittât avec regret.

Trois filles, dont les aînées avaient, l'une seize ans, l'autre quatorze, furent un terrible héritage et une lourde charge pour un père faible et vain. Mais elle avait une amie, femme sensée et respectable, qui s'était décidée, par attachement pour elle, à habiter tout près, au village de Kellynch. Lady Elliot se reposa sur elle pour maintenir les bons principes qu'elle avait tâché de donner à ses filles.

Cette amie *n'épousa pas* Sir Walter, quoique leur connaissance eût pu le faire supposer.

Treize années s'étaient écoulées depuis la mort de Lady Elliot, et ils restaient proches voisins et amis intimes, mais rien de plus.

Il n'est pas étonnant que Lady Russell n'eût pas songé à un second mariage ; car elle possédait une belle fortune, était d'un âge mûr, et d'un caractère sérieux, mais le célibat de Sir Walter s'explique moins facilement.

La vérité est qu'il avait essuyé plusieurs refus à des demandes en mariage très déraisonnables. Dès lors, il se posa comme un bon père qui se dévoue pour ses filles. En réalité, pour l'aînée seule, il était disposé

à faire quelque chose, mais à condition de ne pas se gêner. Elizabeth, à seize ans, avait succédé à tous les droits et à la considération de sa mère.

Elle était fort belle et ressemblait à son père, sur qui elle avait une grande influence ; aussi avaient-ils toujours été d'accord. Les deux autres filles de Sir Walter étaient, à son avis, d'une valeur inférieure.

Mary avait acquis une légère importance en devenant Mme Charles Musgrove ; mais Anne, avec une distinction d'esprit et une douceur de caractère que toute personne intelligente savait apprécier, n'était rien pour son père, ni pour sa sœur.

On ne faisait aucun cas de ce qu'elle disait, et elle devait toujours s'effacer ; enfin elle n'était qu'Anne.

Lady Russell aimait ses sœurs, mais dans Anne seulement elle voyait revivre son amie.

Quelques années auparavant, Anne était une très jolie fille, mais sa fraîcheur disparut vite, et son père, qui ne l'admirait guère quand elle était dans tout son éclat, car ses traits délicats et ses doux yeux bruns étaient trop différents des siens, ne trouvait plus rien en elle qui pût exciter son estime, maintenant qu'elle était fanée et amincie.

Il n'avait jamais espéré voir le nom d'Anne sur une autre page de son livre favori. Toute alliance égale reposait sur Elizabeth, car Mary, entrée dans une notable et riche famille de province, lui avait fait plus d'honneur qu'elle n'en avait reçu. Un jour ou l'autre, Elizabeth se marierait selon son rang.

Il arrive parfois qu'une femme est plus belle à vingt-neuf ans que dix ans plus tôt. Quand elle n'a eu ni

chagrins, ni maladies, c'est souvent une époque de la vie où la beauté n'a rien perdu de ses charmes.

Chez Elizabeth, il en était ainsi: c'était toujours la belle Miss Elliot, et Sir Elliot était à moitié excusable d'oublier l'âge de sa fille, et de se croire lui-même aussi jeune qu'autrefois au milieu des ruines qui l'entouraient. Il voyait avec chagrin Anne se faner, Mary grossir, ses voisins vieillir et les rides se creuser rapidement autour des yeux de Lady Russell.

Elizabeth n'était pas aussi satisfaite que son père. Depuis treize ans, elle était maîtresse de Kellynch Hall, présidant et dirigeant avec une assurance et une décision qui ne la rajeunissaient pas.

Pendant treize ans, elle avait fait les honneurs du logis, établissant les lois domestiques, raccompagnant à la calèche, et elle avait eu le pas immédiatement après Lady Russell dans tous les salons et à tous les dîners. Treize hivers l'avaient vue ouvrir chaque bal de cérémonie donné dans le voisinage, et les fleurs de treize printemps avaient fleuri depuis qu'elle allait, avec son père, jouir des plaisirs de Londres pendant quelques semaines. Elle se rappelait tout cela, et la conscience de ses vingt-neuf ans lui donnait des appréhensions et quelques regrets. Elle se savait aussi belle que jamais, mais elle sentait s'approcher les années dangereuses, et aurait voulu être demandée par quelque baronnet avant la fin de l'année. Elle aurait pu alors feuilleter le livre par excellence avec autant de joie qu'autrefois; mais voir toujours la date de sa naissance, et pas d'autre mariage que celui de sa jeune sœur, lui rendait le livre odieux; et plus d'une

fois, le voyant ouvert, elle le repoussa en détournant les yeux.

D'ailleurs elle avait eu une déception que ce livre lui rappelait toujours. L'héritier présomptif, ce même William Walter Elliot dont les droits avaient été si généreusement reconnus par son père, avait refusé sa main. Quand elle était toute petite fille, et qu'elle espérait n'avoir point de frère, elle avait songé déjà à épouser William, et c'était aussi l'intention de son père. Après la mort de sa femme, Sir Walter avait cherché à faire la connaissance d'Elliot. Ses ouvertures ne furent pas reçues avec empressement, mais il persévéra, mettant tout sur le compte de la timidité du jeune homme. Dans un de leurs voyages à Londres, Elizabeth avait alors tout l'éclat de sa beauté et de sa fraîcheur, William ne put refuser une invitation.

C'était alors un jeune étudiant en droit, Elizabeth le trouva extrêmement agréable et se confirma dans ses projets. Il fut invité à Kellynch. On en parla et on l'attendit jusqu'au bout de l'année, mais il ne vint pas. Le printemps suivant, on le revit à Londres. Les mêmes avances lui furent faites, mais en vain. Enfin on apprit qu'il était marié.

Au lieu de chercher fortune dans la voie tracée à l'héritier de Sir Walter, il avait acheté l'indépendance en épousant une femme riche, de naissance inférieure.

Sir Walter fut irrité; il aurait voulu être consulté, comme chef de famille, surtout après avoir fait si publiquement des avances au jeune homme; car on les avait vus ensemble au Tattersall et à la Chambre des Communes. Il exprima son mécontentement.

Mais M. Elliot n'y fit guère attention, et même n'essaya point de s'excuser; il se montra aussi peu désireux d'être compté dans la famille que Sir Walter l'en jugeait indigne, et toute relation cessa.

Elizabeth se rappelait cette histoire avec colère; elle avait aimé l'homme pour lui-même et plus encore parce qu'il était l'héritier de Sir Walter; avec lui seul, son orgueil voyait un mariage convenable, elle le reconnaissait pour son égal. Cependant, il s'était si mal conduit qu'il méritait d'être oublié. On aurait pu lui pardonner son mariage, car on ne lui supposait pas d'enfants, mais il avait parlé légèrement et même avec mépris de la famille Elliot et des honneurs qui devaient être les siens. On ne pouvait lui pardonner cela. Telles étaient les pensées d'Elizabeth; telles étaient les préoccupations et les agitations destinées à varier la monotonie de sa vie élégante, oisive et somptueuse, et à remplir les vides qu'aucune habitude utile au-dehors, aucuns talents à l'intérieur ne venaient occuper.

Mais bientôt d'autres préoccupations s'ajoutèrent à celles-là: son père avait des embarras d'argent. Elle savait qu'il était venu habiter la baronnie pour payer ses lourdes dettes, et pour mettre fin aux insinuations désagréables de son homme d'affaires, M. Shepherd. Le domaine de Kellynch était bon, mais insuffisant pour la représentation que Sir Walter jugeait nécessaire. Tant qu'avait vécu Lady Elliot, l'ordre, la modération et l'économie avaient contenu les dépenses dans les limites des revenus; mais cet équilibre avait disparu avec elle: les dettes augmentaient; elles étaient connues, et il devenait impossible de les cacher entièrement à Elizabeth.

L'hiver dernier, Sir Walter avait proposé déjà quelques diminutions dans les dépenses, et, pour rendre justice à Elizabeth, elle avait indiqué deux réformes : supprimer quelques charités inutiles, et ne point renouveler l'ameublement du salon. Elle eut aussi l'heureuse idée de ne plus donner d'étrennes à Anne. Mais ces mesures étaient insuffisantes ; Sir Walter fut obligé de le confesser, et Elizabeth ne trouva pas d'autre remède plus efficace. Comme lui, elle se trouvait malheureuse et maltraitée par le sort.

Sir Walter ne pouvait disposer que d'une petite partie de son domaine, et encore était-elle hypothéquée. Jamais il n'aurait voulu vendre, se déshonorer à ce point. Le domaine de Kellynch devait être transmis intact à ses héritiers.

Les deux amis intimes, M. Shepherd et Lady Russell, furent appelés à donner un conseil ; ils devaient trouver quelque expédient pour réduire les dépenses sans faire souffrir Sir Walter et sa fille dans leur orgueil ou dans leurs fantaisies.